

Marie-Agnès Courouble

ROBIN DES MERS

SUIVI DE CARNET DE BORD



Les Editions La Gauloise

Marie-Agnès COUROUBLE

ROBIN DES MERS

Roman

Les Editions La Gauloise
Série La gauloise courte

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit photos Adobe Stock
Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2025 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353- 032- 9

I

Il y pensait depuis des jours et des nuits. Il en rêvait. Robin n'écrivait plus, il engrangeait dans sa tête des lettres, une correspondance drue, illisible, des mots qu'il n'enverrait jamais, qui toute sa vie l'avaient bloqué, obscurci, au profit de romans, de récits, de poèmes, un théâtre de mots alors qu'il avait toujours eu envie de rompre les barrières, de crier ses vérités, ses refuges, ses manières d'être un autre.

Depuis l'enfance, le petit Robin était celui qu'on attendait, sur qui on pouvait compter, qui était simple et ouvert.

Son sang s'est à bouillir de plus en plus, il avait l'impression qu'avec l'âge son cœur s'épaississait d'appels dissimulés, il faisait barrage à ce dont il rêvait le plus, perdre sa maîtrise.

C'est alors que Robin, après des nuits sans sommeil sut d'une manière précise où il voulait trouver enfin sa liberté.

Il lui fallait une solitude complète, un détachement des facilités, un endroit secret.

Et il pensa à elle. Cette petite île qu'il avait cent fois contournée avec son voilier, pas loin des grandes Iles de Sainte Marguerite et de Saint Honorat, une sorte d'îlot rocheux, comme abandonné mais résistant, une lagune qui n'intéressait personne sauf un fou ou un solitaire. On pouvait y crier il n'y avait que la mer. La mer était son grand amour, cette Méditerranée pleine de soupirs, de surprises malgré son calme apparent, une délicieuse traîtresse dont il connaissait les caprices, calme et voluptueusement claire ou violente et acharnée comme une furie.

Avec son voilier il avait connu des tempêtes sur la route de la Corse, des accalmies sublimes quand le soir tombe, le ciel et les flots se mêlant dans une royale fatigue.

On était au mois d'août, des jours de chaleur pacifique, sauf si le calme des flots n'arrivait plus à maîtriser la suffocation générale.

Robin avait trouvé le lieu à rejoindre, pas loin de la côte, cet îlot où il pourrait dormir à ciel ouvert, il emporterait les provisions de quoi survivre sagement et surtout des tonnes de feuilles pour écrire ses lettres qu'il n'aurait jamais écrites dans sa chambre, une correspondance intime, il fallait la force de la mer tout autour, un endroit où n'être plus que soi-même.

Il s'affaira pour préparer rapidement son départ, ou plutôt sa fuite, on pourrait dire sa fugue... Partir sans prévenir pour un lieu privilégié où écrire des lettres conçues dans l'obscurité de sa jeunesse mais sans voix suffisantes, dire, dire sans retenir, éclater seul, sous le ciel blanc de l'été à moins qu'il ne se déchire et déverse sa bile.

Tout fut prêt, son voilier était costaud, facile à manier, pas bien grand, un ami des plus beaux jours mais aussi des tempêtes

où il partait affronter cette mer infernale, plate et complaisante qui vous prenait par surprise.

Il ne prévint personne de sa famille, de ses amis, par une nuit sans lune il détacha son bateau du petit port de Cannes, bien caché loin du port des stars où il avait une place depuis l'enfance avec son père, un pêcheur de haute volée. Pour ses dix-huit ans son père lui avait offert un voilier d'occasion alors qu'il rangeait son vieux rafiote de pêche au garage, fumait pipe sur pipe et lisait les journaux.

Robin adorait détacher les amarres, dès la sortie du port hisser le foc puis la grande voile. Dans le silence de la nuit il fila vers son île si dissimulée qu'on n'en parlait jamais.

La côte s'éloignait dans les brillances de l'été, il respirait comme on naît avec l'impression de tuer en lui les mille étouffements de la vie, des plages, des foules avides de se rapprocher pour mieux barboter dans la première vague molle.

Le voilier prenait de l'allure comme un soldat héroïque dans la splendeur de la nuit mais d'une manière inattendue et comme toujours le foc se mit à battre puis la grande voile, la violence des flots s'annonça en quelques minutes. Robin la connaissait. Il affala tout sans panique, son îlot n'était plus loin, il se réfugia dans la minuscule cabine, ferma tous les orifices. Son père lui avait toujours dit, quand ça craint tu fermes tout et tu attends à l'intérieur, même si ça vire dans tous les sens et merde ça virait dur, Robin s'accrochait fermait les yeux, le voilier semblait tourner éternellement sur lui-même, il y avait des rochers autour, Robin ne pria pas, n'implora pas toutes les déesses du monde, il attendit dans une sorte de paix réparatrice et quand soudain le

vent pris de je ne sais quelle peur de pourrir l'été tomba d'un seul coup. Il sortit, c'était le bonheur du calme revenu, l'eau clapotait contre la coque, ils avaient fait du sur-place mais il apercevait son île prude avec des épines de roche, elle semblait l'attendre, béate, méconnue, il en ressentit une joie d'enfant. Avec délicatesse il finit par l'aborder, les voiles bien affalées n'avaient rien subi. Au bord de l'île un minuscule ponton où il trouva de quoi s'amarrer.

Avant de sortir son fourbi il alla voir ce que racontait cette lamelle de sable épargnée par les eaux, surmontée de quelques maigres roches.

Il trouva tout de même un vieux cabanon délabré dont il se servirait pour mettre ses provisions, une caisse vide qui lui servirait de table d'écriture. Le bonheur.

Son île n'avait rien d'attrayant, ignorée par ceux qui cherchaient de belles ruines ou des châteaux perdus, elle ruminait seule sa place choisie, bien calfeutrée, ce dont il rêvait depuis toujours.

Tu seras ma maison, murmura t'il pris d'un romantisme un peu crétin, tant pis, ici tout est permis.

Il s'installa dehors sous le ciel maintenant contenu.

Il n'étouffait plus sur cet abri échappé comme un malentendu sur la mer.

Il s'endormit.

II

Comme des lèvres qui s'entrouvrent, l'aube parcourut le ciel et la mer d'un long sourire du vert au rose pâle, une mouette vint se poser, comme agressée par la présence de Robin, sur un pic rocheux derrière lui. La mer était engourdie de tendresse, à l'affût du jour elle remuait vaguement, comme pour dire, un flot avalant l'autre avec une mystérieuse lassitude.

Robin excité par ces premières lueurs s'installa derrière sa caisse avec la mer pour seule spectatrice elle divaguait autour et en lui, elle répandait toute la vérité du monde. Les mots surgissaient comme des flèches retrouvées, il les fourbit et commença sa correspondance condamnée par les douceurs de l'amour.

Sa première lettre

Ludmila.

J'avais treize ans, j'étais quelconque, des lunettes d'ado, ingrate, des cheveux sans couleur, mais je me trouvais beau, je devais être beau quand j'ai vu entrer dans la classe la petite nouvelle de cette année.

Tu étais « autre », une jupe écossaise, un chemisier blanc de chez blanc, pas de chaussettes, carrément des collants noirs qui rejoignaient finement le bas de la jupe et le reste.

Des cheveux longs bien sûr, raides, très soigneusement lissés, un cartable de riches, rouge saignant, une allure superbe comme si tu connaissais notre lycée depuis des lustres.

Dès le premier jour, dès la première rentrée, dès le premier son de ta voix je suis tombé amoureux comme une mouche prise dans l'huile.

Peu m'importait les maths, le français et même la géographie. Je baissais faussement la tête sur mes cahiers et la relevais à toute vitesse pour d'un coup d'œil évaluer ton cou charmeur, tes mains aux ongles pas rongés et le profil du nez, petit, malicieux, un peu incongru dans ce visage parfait.

Tu étais unique, soignée mais pas trop, svelte, souriante, prenant ta place juste devant moi comme on s'assied dans un fauteuil familial.

À la récréation j'ai pu détailler la fantaisie du nez, l'ovale des joues, et je me suis laissé soulever, emporter comme un fétu, je n'étais pas beau mais les autres ne l'étaient pas non plus. J'étais grand, voilà le seul point positif, j'avais de larges mains de

boxeur me disait mon père. Et dès les premiers jours j'ai eu envie de fourrer tes jolies mains dans mes larges mains, ma Ludmila que j'appelais ma princesse en secret.

Autre avantage, j'étais bon en géographie et quand je traversais la classe d'un grand pas pour montrer sur la carte mes connaissances sur les pays dont je rêvais, ma taille, mon assurance me servaient de bouclier contre la timidité.

Là je savais que je t'épatais.

Avec audace je me suis mis à t'envoyer des billets, pas trop doux : « Veux-tu des feuilles ? As-tu une gomme ? »

Enfin tu détournais la tête légèrement, le merci n'était que pour moi.

J'ai attendu quelques jours avant de t'aborder en récréation. Ce fut très simple, tu étais simple. Merci pour la gomme m'as-tu dit, je n'en n'avais pas.

Première victoire.

L'infamale rentrée au cours... Ton dos, mes mains agitées, les sujets que je cherchais pour t'intéresser.

Je ne travaillais plus, je mangeais à peine, j'avais des notes infâmes, je n'avais jamais ressenti l'amour, tu me l'apprenais comme la foudre, je tremblais pour un de tes regards qui s'évadaient, ou pour tes longs cheveux (que tu tournais dans tes doigts comme les actrices de cinéma quand elles font semblant d'être gênées).

Plus tard nous avons parlé de ton chien que tu adores et moi j'ai un chat qui dort dans mon lit, et puis des vacances en Corse, que tu adores aussi, de l'Histoire que tu détestes, de nos lectures,

là j'étais un peu niais je me voyais remettre mes lunettes sans arrêt, embarrassé quand tu me racontais tes goûts littéraires.

Un jour, nous sommes revenus ensemble. Tu étais bavarde, comme heureuse, je me suis hasardé à te prendre la main, mon cœur était en charpie, je la serrais humblement, je mourrai sur place, un premier amour c'est le vertige total...

Tu es rentrée chez toi avec naturel, j'ai du travail m'as-tu dis un peu comme une excuse.

Le lendemain pas de retour ensemble. Je souffrais comme si on m'enfonçait une lame en pleine poitrine. Je n'ai rien foutu que penser, penser à toi jusqu'à étouffer. Et puis tu es revenue, j'avais le corps en feu, les mains moites.

- On rentre ensemble, t'ai-je dit, contenant mon ardeur.
- Bien sûr.

C'était la réplique d'un ange sous mes fenêtres avec des dessins joyeux...

Le soir je t'ai attendu ma princesse en jupe écossaise, nous avons marché sagement jusqu'à ce que j'attrape cette main délicieuse, jusqu'à ce que je m'arrête dans un récit et que je plonge ma bouche dans la tienne avec une ardeur de templier, cherchant ta langue, cherchant ta salive, ne sachant pas encore ce qu'était un baiser, et qui tu étais, pauvre petite Ludmila.

Tu m'as repoussé violemment, tu as dit ah non ! Pas ça, et tu t'es mise à courir comme une folle, m'échappant à la seconde.

Moi, je suis resté comme un crétin, les bras ballants, contre le mur, effondré, humilié, faisant tout de même confiance au lendemain quand tout recommencerait, doucement, à la missionnaire.

Illusion ! Un rêve fauché.

Les jambes tremblantes je t'ai vue te mêler rapidement aux autres, bavarder avec entrain, cruelle, sans un regard pour moi, sans un geste, perdue à tout jamais, je le savais, je me connaissais, on ne forçait pas deux fois ma timidité.

C'était fini Ludmila. Je me suis égaré dans les maths et le français, je n'ai plus jamais eu treize ans à cause de toi, je suis devenu le premier partout, le plus sauvage, suspicieux, blessant, tu m'as perdu avec une sorte d'espièglerie savante plus cruelle qu'une gifle.

Robin s'arrêta, le soleil s'était répandu sur la mer, le ciel s'était débarrassé des derniers flocons de nuit et il s'était débarrassé du souvenir le plus cuisant de sa vie, il croyait l'avoir enfoncé dans les limbes de l'oubli.

Ludmila était tellement ressuscitée qu'il décida de lui écrire tout de suite les quelques mots que dans sa rage il aurait dû lui écrire alors.

Chère et belle Ludmila.

Je t'ai aimée comme un fou. Tu ne le méritais pas, tu as manqué de patience, coquette et allumeuse, tu n'as fait que m'appâter, comme un idiot je me suis laissé prendre, persuadé que tu succombais à mon attirance. Tu es une menteuse. Bonne pour tous les hommes. Je te vois grandir, grossir, enlaidir, je préfère regarder la mer et ne plus te consacrer une seconde de mon attention. Fais-toi violer par des Corses, attends des triplés affreux qui te mutileront à jamais. Ah ! Quel bonheur de pouvoir enfin te foutre à la mer et te voir te noyer...

Robin s'arrêta, délesté, ravi d'avoir jeté ce premier amour dans des orties définitives. Il se donna le temps de manger des sardines dans la boîte, de marcher un peu sur la petite île comme inventée et sableuse, elle lui tendait ses creux, ses quelques ombrages et se défendait bravement contre les flots qui n'arrivaient même pas à la ronger.

Il s'emplissait du silence murmurant des eaux chipoteuses. La mer semblait éternellement soumise, la traîtresse, ce mot le fit revenir vers sa cagette, les feuilles l'appelaient pour des vérités banales, les vérités de la solitude.

La mer ruisselait du soleil de midi, du coup il abandonna ses feuilles et courut vers le bateau, s'y dénuda et plongea dans un superbe jaillissement d'eau, nageant autour de son voilier ne désirant surtout pas rejoindre les touristes en goguette. Il remonta avec une impression de liberté profonde, les mots revenaient à

profusion, des souvenirs enfouis, ignorés volontairement. À peine sec il se précipita vers la bienheureuse cagette, torse nu, les jambes merveilleusement dépliées, les feuilles blanches l'attendaient comme des esclaves, il avait vingt ans il se souvenait dans un éclair de lucidité du deuxième amour qui l'avait cerné malgré lui, il se croyait invincible mais il est un âge où la fragilité revient comme une herbe folle, le romantisme que l'on condamnait vous prend aux tripes.

Dans la lumière des vagues compréhensives, il écrivit à cette femme comme on plonge dans une nuit très ancienne.

Chère et douce Aimée,

Comment osez-vous porter ce nom si parlant, je me le suis demandé quand je vous ai vue sortir de la fac, petite chose sans couleur mais rapide, drôle, vous donniez envie de rire, de vous écouter d'ailleurs on vous écoutait dérouler des anecdotes avec tant d'allégresse que je m'y suis laissé prendre, je me suis rapproché, cette petite brune emportait le morceau, parlait d'un prof qu'elle détestait, d'un autre qu'elle divinisait, de matières à bannir tellement elle s'ennuyait. Je commençais à donner un point de vue à mes envies embusquées, boîteuses. Subitement je sus que je la reverrais. Après tout je ne portais plus de lunettes, j'étais toujours quelconque mais grand et bien musclé. Je battais la moyenne.

La joyeuse Aimée finit par me suivre un jour au bistrot, un astucieux face à face.

J'étais devenu prudent, tranquille comme Baptiste, parlant de tout et de rien.

C'est vous, brunette charmeuse, qui m'avez confié comme si nous étions déjà amis.

- Vous savez, je ne plais pas aux hommes, je les amuse, je ne suis pas jolie et je m'en fous...

Tout cela avait un attrait piquant, nouveau, chère Aimée, peu à peu de bistrot en bistrot vous m'avez séduit insidieusement, avec une féminité incomparable.

Après avoir ressassé Camus et Ronsard, ceux qu'on adorait à cet âge, nous avons arpenté les plus petites rues, vous vous êtes arrêtée car vous faisiez de grands gestes pour me prouver par $A + B$ que vous aviez raison. Vous m'amusiez, vous sortiez des conventions, des filles en mal d'aimer, coquettes, pleines de manières étudiées. Ça fatigue. Je me suis mis à vous aimer, non pas comme à treize ans, adieu les étouffements, les cœurs à la dérive. Non, comme un bien précieux à n'attaquer que lentement.

Posément...

Un jour j'ai pris votre bras, nous avons marché au même pas, je pensais au prochain bistrot où nous saouler à la vodka.

Devant cette sublime vodka, les yeux bien droits, la bouche suffisamment mutine, vous avez employé un ton plus confidentiel.

- J'ai un grand secret à vous dire. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas ?

- On ne peut plus.

- J'ai un fiancé secret. Personne ne le sait. Mes parents n'en veulent pas, il n'a fait aucune étude, il veut être garagiste, il a une folie pour les voitures. Il me plaît.

Je vous ai regardée longuement, sans frémir, je subissais une seconde défaite comme un héros de la guerre quatorze, le cœur tranché une deuxième fois, ça suffisait.

- Eh bien, chère Aimée je vous souhaite... des choses. Tenez bon ! L'amour c'est ce qui compte.

- Merci Robin, je savais que vous comprendriez.

Ils se sont séparés.

Sur l'île, la même rage qu'à présent l'a pris au dépourvu.

Robin courut vers ses feuilles qui l'attendaient, il écrivit une lettre qu'il aurait dû écrire illico, rassembler sa deuxième désillusion et lui envoyer en pleine face. Il astiqua sa plume comme pour un discours de grande envergure.

Aimée, vous que j'aurais pu aimer. Ah non ! Quand j'y réfléchis il y aurait trop à dire. Vous êtes moche, je suis attiré par les femmes grandes et belles. Bien sûr vous avez l'art de faire rigoler les plus ennuyeux, à part ça rien d'attirant, une femme petite, des cheveux sans coupe, une allure sans grâce.

Comment ai-je pu un moment vous trouver quelque chose d'autre.

Robin s'arrêta, regarda la lumière qui baissait sur la mer, ces mots impitoyables le rafraîchissaient, il osait déverser ses colères de jeune homme dans le silence crépusculaire. Il osait.

Un vieux sursaut de révolte l'inonda comme une grande marée, dans l'excitation il écrivit encore : il est à la messe, il a quinze ans, sa mère est à côté de lui et murmure ses prières habituelles et ferventes.

Le prêtre monte en chaire pour l'homélie, le frère de Robin a été exécuté trois jours plus tôt.

« Mes frères, nous ne pouvons accueillir dans notre église pour des funérailles catholiques, un paroissien, décédé il y a trois jours dans des conditions qui ne nous permettent pas de l'enterrer religieusement ».

Robin a pensé crever, il allait crier dans l'église, on n'assassine pas une deuxième fois une mère si croyante et si pieuse qui sous ses yeux baissait la tête comme une criminelle.

Avec ce soir perlé sur la mer pâissante avant la nuit, il se souvient, ou plutôt il osait se souvenir de cet instant inhumain, du visage de sa mère, du murmure dans l'église. Ils se sont levés tous les deux, très sages, à la fin de l'office, rapidement, coupables.

Robin a pris la main de sa mère, l'a serrée, digne comme toujours. Il lui a dit ces mots très courts : « il n'a pas trahi son pays, il n'a même pas droit à l'église. J'espère que Dieu est meilleur que ça ».

Cette rage inconsciente a grandi en lui pendant des années. Dans cette solitude crépusculaire il a enfin le courage d'écrire la lettre au curé dont il était resté frustré toute sa vie.

Cher homme de Dieu.

J'ai cru mourir quand vous avez proclamé en chaire l'impossibilité d'enterrer décemment, comme le fils baptisé, né d'une mère sainte et assidue dans votre église.

J'aurais pu vous tuer. J'ai haï en bloc votre stature en haut de cette chaire que je n'oublierai jamais, l'église, intolérante, et par-dessus tout ce Dieu sans concession.

Mais j'avais quinze ans et pas de carabine.

A jamais. Ce jamais en dit long sur les suites de ma foi. Si Dieu existe, qu'il vous condamne à ces foutues flammes de l'enfer dont la bible nous a repus.

Robin, soulagé d'un fameux poids, s'étire, cherche de quoi grignoter, s'assoit sur le fameux rocher qui devenait sa sentinelle dans la nuit.

Il réalise le poids de ce courrier qui vagissait au fond de lui depuis de longues années.

Sa jeunesse criait encore, ici il s'en rendait compte, la mer et le silence lui rendaient ses vérités, il redevenait un enfant rageur, ces mots lui faisaient l'effet d'un baume. Il extirpait un mal profond.

Pour la première fois il s'étendit sur un coin de sable et passa la nuit sous les étoiles, apaisé, il se disait que le lendemain il irait encore chercher au début de sa vie les raisons de démolir les jours, les années, les gens, les étoiles. Non, pas les étoiles.

Il s'endormit contre elles, sagement.

Le lendemain, il s'efforça de ne pas se précipiter sur sa cagette où les feuilles l'appelaient. Il fit le tour de l'île, la marche le revitalisait, lui donnait des idées, des mots. La mer semblait se régaler des jours pacifiques, la chaleur enduisait les vagues, elle se heurtaient mollement puis s'écartaient, désinvoltes, vers l'horizon étiré comme une ligne plate à l'infini.

Robin ne rentre que pour ouvrir une boîte de légumes et aller la déguster sur sa sentinelle.

De loin, il voyait passer des voiliers, des bateaux à moteur qui rejoignaient Sainte Marguerite. Dieu merci ! Il n'entendait rien et resta plongé un long moment au bord de l'eau, puis descendit vérifier son voilier qui se balançait tranquillement, bien amarré à son ponton de midinette.

Tout était hors du temps.

Sauf qu'à une certaine heure le besoin d'écrire montait en trombe, c'est en courant qu'il rejoignit sa délicieuse vieille cagette. Elle était divine. Un bureau de choix où il avait le droit de se répandre.

Il laissa remonter un souvenir aussi furieux que drôle, oui, un drôle de souvenir comme entouré d'un nuage, confiné dans la ouate de l'oubli, il remontait à la surface, c'était comme une saleté qu'on a envie d'épousseter sur son manteau.

Elle s'appelait Mère Marie-Agnès, c'était une religieuse intéressante qui aurait mieux fait de mettre des jupes ras-des-fesses plutôt que cet horrible uniforme, illustré d'une cornette blanche, pointue, qui semblait vous menacer, pour achever l'horreur. Robin l'aimait bien cette religieuse attifée sec, si bien

qu'un jour, resté bon dernier à sortir de la classe, elle lui fit un signe, obéissant comme un jeune page choisi, il revint vers elle.

Elle s'était assise, la superbe harnachée et lentement, elle l'attira sur ses genoux. Était-ce une récompense ? Il ne le méritait pas tellement. Avec la même lenteur, comme si elle officialisait un geste important elle commença à l'embrasser derrière l'oreille, ce qui le chatouilla et le fit rire. Sans doute, excitée par son rire elle mit sa main sur son sexe avec douceur, le caressant de bas en haut, de haut en bas, là, Robin commença à trouver que ce geste avait peut-être une odeur de joli péché, elle était prête à ouvrir son short. Ahuri il se leva d'un coup et s'enfuit comme un malfaiteur.

Toute sa vie il garda pour lui ce moment bizarre qui ne le faisait pas toujours rire.

On ne parlait pas de ces choses-là.

Le lendemain Mère Marie-Agnès, égale à elle-même, sans un regard pour Robin, donna son cours de français avec des airs de sainte.

Après sa journée de balade, Robin eut une envie folle d'écrire une lettre pour cette Mère Marie-Agnès. Dénoncer le mal du sexe à peine éveillé.

Un drap vespéral s'étendait sur la petite île fraudeuse, il retrouva son bureau de prince et écrivit une lettre à la bonne sœur de l'enfance, avec un plaisir féroce.

Alors mère salope, je pourrais vous dénoncer, c'est dans l'air du temps et raconter qu'une belle religieuse à cornette, une des plus belles, une des plus saintes de ce sacré collège, m'a pris sur ses genoux, a tenté de me dépuceler, moi, petit garçon pur comme l'eau d'un ruisseau. Vos caresses insidieuses ont transformé ma vie en cachotteries intimes, en refus, en craintes d'une rencontre sexuelle quelconque, oui chère mère salope vous avez transformé cet enfant de Dieu en un solitaire hargneux qui jamais n'a osé divulguer vos gestes aussi pernicieux qu'un film de cul.

Je vous condamne à foutre en l'air vos frusques, à devenir enfin une femme qui couche, peut-être avec un ivrogne, il pourrait vous battre ou vous malmener.

Êtes-vous morte ? Dommage, j'aurais voulu avoir ma place dans le tunnel de tous ceux qui maintenant crient au secours !

ETC...

JOURNAL DE BORD

2 janvier

Je suis restée éternellement fascinée par ma visite, avec mon lieutenant au long cours de mari, dans la cabine du commandant.

Il y avait sur un bureau, soigneusement mis à part, un cahier rouge, épais, mystérieux. Il attirait mes yeux comme un aimant.

Mon marin m'expliqua que c'était le « Journal de Bord ». Le commandant le tenait scrupuleusement à jour.

Mystère ! Racontait-il ses impressions personnelles, des événements impromptus, la mer, les humeurs générales.

Mon mari éclata de rire. J'étais non seulement curieuse mais innocente.

-Non, il relate toutes les heures du bateau même si parfois il ne se passe rien même les longues heures d'un continent à l'autre sans l'ombre d'une brise, quand l'équipage prend son quart et attend l'escale avec espoir.

Je restais figée sur ce cahier rouge. Hermétique. Il ne servait que pour des comptes rendus plats et incolores. Le coucher du soleil devait être une récompense du soir.

Les océans, ces couleurs changeantes, ces cieux basculés dans l'eau labourée par les récifs, les sables, les marées, j'en ai rêvé. Je les ai gardés en moi.

Avec l'émotion du vent, les souvenirs se bousculent, s'attardent.

Je soupire à l'idée de ce qui m'a échappé, ce qui m'échappe depuis toujours, une brindille d'instant, une joie, une férocité effleurée, une joute entre aperçue. Quel temps perdu.

Un éditeur me dirait : « Mais il n'y a pas d'histoire, ce n'est pas un roman, où sont les héros » ?

Aujourd'hui, certaines minutes deviennent des événements, des signes. Du temps délicieusement perdu.

J'ai débuté en poète, animée par les rimes.

Je terminerai poète à mes heures. Ou pragmatique comme les commandants de bord. Qui sait.

Le soir tombe, ma plume s'allonge, gare aux descriptions, aux répétitions oiseuses, à tout ce qui exaspère, ou ennue prodigieusement.

Peut-être finirai-je par m'ennuyer moi-même ou par me coucher sur mon cahier comme le commandant de bord épuisé sur sa page blanche.

Mon dernier rêve flambe comme un cierge dans une cathédrale désaffectée. Après plusieurs romans, la solitude du « Je » est un cadeau.

Je m'y confine.

5 janvier

Ce matin j'ai lu un article sur la célèbre Madame Claude. Elle était pour moi une chéfesse de bordel bien sûr, elle est morte hier et le journal nous raconte sa vie. Sur la photo elle est superbe, elle est restée superbe, soignée, bourgeoisement maquillée, coiffée très bon genre.

Cette femme était donc la teneuse d'une maison close de bon aloi, les femmes en demande n'étaient pas des filles de joie primaires ou simplissimes, mais de très beaux fruits, de véritables belles de jour, production « haut de femmes » que la mère Claude maniait avec une sorte de grandeur d'âme.

Les plus puissants pouvaient défiler prudemment, ils étaient reçus comme des princes, des nababs, ou bien ils l'étaient tout simplement. Ils espéraient de la chair sublime, leurs corps prêts à s'attendrir, à rentrer chez eux sur une embellie, après le quotidien à la va-vite.

Cette Madame Claude, dont je ne connaissais que le nom, m'a subjuguée. Sa photo est une image de la vie exemplaire.

J'ai bien rigolé.

Les plaisirs de la chair sont incommensurables.

11 janvier

Ce matin est à marquer d'une pierre.

Je lis tranquillement au bistrot, au-dessus de mon journal, tout de même, j'aperçois à la table d'à côté une femme sans revue, sans livre, sans copains qui piaillent. Son visage a des contours nets, elle est habillée d'un tailleur strict, sans manteau malgré la fraîcheur, les cheveux noués dans une longue tresse blond blanc qui tombe obéissante sur son dos.

Peut-être a-t-elle senti que je la regardais au-dessus de mon journal, soi-disant solitaire aux aguets. Ce visage doux, ce personnage seul, sans aucune obligation m'attirait. Que regardait-elle...

Elle l'a senti, m'a souri, m'a dit - je vous connais de vue je crois que vous écrivez.

J'ai replié mon journal comme toujours attisée par l'inconnu.

-Oui j'écris, et vous aussi peut-être ?

-Je viens de terminer un manuscrit, je n'ose pas l'envoyer.

-Pourquoi ?

-Elle a un accent allemand très léger, des gutturales plus appuyées. J'ai continué.

-Vous savez, on prend des risques et parfois ça marche.

-Je n'en suis pas sûre, dit-elle, et j'ai enfin vu ses yeux marron clair, un regard pensif un peu « en dehors » comme toute sa personne.

-Vous habitez Vence, lui dis-je pour la mettre à l'aise.

-Pas du tout. J'habite l'Allemagne, je suis en vacances, cet arrière-pays est si beau.

-Et vous écrivez, c'est l'histoire de votre vie ?

Il m'a semblé que toute son attitude, ce visage comme reculé ne pouvait que raconter une vie.

-Vous êtes devin, m'a-t-elle dit avec un sourire, oui c'est mon histoire, elle n'est pas belle.

-Quand on la raconte c'est qu'elle n'est pas de tout repos elle peut même consumer avant qu'on ne la livre.

Elle m'a regardée avec plus de sympathie, sa douceur finalement était suspecte, il y avait en elle une espèce de méfiance sans vrai recul, comme si elle m'acceptait à regret.

Je me suis levée et suis allée m'asseoir en face d'elle.

-Racontez-moi votre livre, de toutes façons j'admire ceux qui ont le courage d'écrire.

-Il m'a fallu un courage immense. Elle ferme les yeux un instant et en une seconde j'ai honte de franchir sa solitude, le secret de son écriture.

-Vous êtes la première à qui j'en parle.

-J'en suis touchée mais ne vous croyez pas obligée...

J'étais banale, pas sincère, sa modestie, son absence m'attiraient.

-Vous savez, un livre c'est chaque fois comme un secret, on se dévoile et puis on accepte de s'être dévoilée.

-Le mien est perverti, il pèse une tonne, j'ai mis des années à le contourner, l'obscurcir, le noyer, je croyais le noyer.

-On a tous des jours qui sont devenus des dangers mais les dangers font des livres.

Je pressentais que son secret était si grave qu'il avait anéanti sa vie, d'où cette douceur apparente comme un garde-fou.

-Je suis une enfant de la guerre, murmura-t-elle.

-La guerre est un fléau, le monde n'y échappe pas.

-Ma guerre est différente, elle est misérable.

J'ai pensé qu'elle exagérait peut-être, cette femme d'une certaine noblesse avec un regard perdu. Mais la guerre...

-Elle est loin, dis-je avec légèreté, nous sommes amis maintenant.

Elle s'est penchée vers moi avec une certaine brusquerie.

-Mes parents étaient dans la Gestapo.

Bien sûr j'avais imaginé autre chose, les camps peut-être. Une juive allemande s'était racontée, écrite.

Elle continuait impassible comme dans un interrogatoire et moi je commençais à avoir envie de m'enfuir.

-Ils ont été gardiens des camps, c'est eux qui ont commandité les chambres à gaz.

Un silence.

Je n'avais jamais rencontré des enfants de cette horreur mais j'y avais souvent songé.

-Vous aviez quel âge ?

-J'étais très jeune je ne l'ai appris qu'après.

J'ai commencé à l'aimer. Subir la succession d'une telle horreur devait être plus qu'un secret, une haine, une aversion.

L'insondable encore.

-Vous l'avez écrit, c'est d'un courage très rare.

J'ai écrit la vérité quand je l'ai apprise chez un boucher, en achetant des steaks pour mes parents, j'ai su qu'ils n'avaient pas

assez payé. Je leur ai demandé la vérité, j'avais douze ans, j'avais l'impression d'être à l'abri, la guerre bel et bien finie, déjà dans l'histoire. Quand je suis rentrée mon père m'a dit l'entière vérité. J'ai réussi à articuler – et si vous refusez.

« On risquait d'être fusillés ou torturés. On était dans une spirale, on ne savait plus ce qu'on faisait ».

J'avais beau trouver des excuses, des alibis, un moyen habile de me calmer, je ne voyais plus que des milliers de gens assassinés, les parents d'une amie, disparus, rayés de la carte. – Après ça j'ai regardé mon père avec horreur, ma mère était morte six mois plus tôt, de la même horreur peut-être ou inévitablement complice.

-Dîtes tout dans votre livre, Madame, vous êtes aussi une rescapée, essayez de préserver ce qui vous reste de vie.

-Je ne me pardonne pas d'être leur fille.

Elle avait baissé la tête, elle-même fautive, fille de ces hommes sans punition. Pas des chefs. Des obéissants, des inconnus qui se sont glissés dans la foule pour que tout s'efface, de simples gardiens aveuglés.

Pas trop de compassion, pas de geste.

-Envoyez votre manuscrit, vous êtes un témoignage autant que les autres.

Elle m'a regardée avec ses yeux dont je reconnaissais maintenant le contenu d'imaginaires glacés.

Elle a pris son sac.

-Je vais reprendre mon bus.

La confiance l'avait épuisée.

Je ne l'ai jamais revue, je ne sais même pas son prénom.

Je l'ai suivie de longs jours dans ma vie trop lisse.

15 janvier

L'âge se pointe avec des insinuations reptiliennes, je le subodore à des signes comme la peur.

Je n'avais peur de rien. Je franchissais la vie comme une combattante, avec désinvolture, sans regard devant ni derrière.

Maintenant je crains... Une sourde inquiétude me traverse pour des riens du tout.

Ce matin on a sonné. J'entrouvre ma porte, deux pompiers me sourient avec bonhomie.

Je leur dis comme une biche aux abois :

-Je ne vous ouvre pas trop, si vous étiez de faux pompiers (quelle idée de conne, après tout ça pourrait arriver) et alors, égorgée, volée, violée peut-être, les journaux en sont pleins, je les crois ces fumiers.

Ils ont ri en chœur, m'ont brandi le calendrier, très grand, avec une seule image, cette année paraît-il ils ne provoquent plus de jalousie, c'est une économie.

Je les ai payés grassement.

Mais je ne les ai pas fait entrer.

Rester lucide. Mais la peur tout de même ça rend gâteux.

À SUIVRE